

## *Coups de vent* d'Annette Saint-Pierre

Hubert Larocque

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004417ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004417ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Larocque, H. (1992). Review of [*Coups de vent* d'Annette Saint-Pierre]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 159–161. <https://doi.org/10.7202/1004417ar>

## COUPS DE VENT D'ANNETTE SAINT-PIERRE

Hubert Larocque  
Université d'Ottawa

Annette Saint-Pierre, personnalité bien connue du Manitoba scolaire et culturel, aborde le roman avec *La Fille bègue* (1982), *Sans bon sang* (1987), et enfin *Coups de vent* (1990). Ces romans, publiés aux Éditions des Plaines, témoignent déjà d'une certaine continuité dans le désir d'écrire et d'un solide enracinement dans la réalité du Manitoba français.

Comment résumer l'intrigue de cette fiction qui tient un peu du feuilleton, de la « saga » dit-on au dos de la couverture? Le héros n'est certes pas mythique, mais l'auteur l'a voulu représentatif de la jeunesse franco-manitobaine. Roger Messier, fils d'Étienne, propriétaire d'une vaste ferme, a fait des études au collège de Saint-Boniface. En butte à l'hostilité de son père, il s'enfuit dans le dessein de gagner le Québec et d'y entreprendre des études en histoire. Auto-stoppeur, il est recueilli par un couple de Québécois miraculeusement compréhensifs qui s'offrent à le loger et à guider ses premiers pas montréalais. Inexplicablement, Roger fauche le porte-monnaie de l'un de ses bienfaiteurs, descend à Thunder Bay d'où il gagne Ottawa. Dans la capitale, il s'inscrit à des cours d'histoire à l'Université d'Ottawa mais, second coup de théâtre, le premier professeur d'histoire sur lequel il tombe n'est autre que celui dont il a fauché le porte-monnaie. Absorbé par l'indulgence de ce professeur qui a un penchant à son endroit, Roger doit fuir les avances de ce dernier, ce qui détermine son retour au Manitoba. Nous avons raconté ce début en détails afin de donner une idée de la façon dont les événements s'enchaînent dans ce roman. Il convient maintenant, puisque les péripéties sont multiples, d'abrégé. Roger Messier devient instituteur, mais bien vite il a maille à partir avec le système scolaire anglicisant. En même temps, il a comme collègue une jeune fille, Katia, avec qui il ébauche, sans grande profondeur, une relation amoureuse. Autre coup de tête, il s'enfuit pour échapper à la persécution linguistique chez les Huttérites, secte passéiste où il vit une sorte de retour aux origines. Mais ce jeune homme a décidément le cœur léger et, cette fois, il trahit le chef de la secte en s'enfuyant avec Margarita, la fille de celui-ci. « Et Roger continue à marcher sur des oeufs » (p. 116). Cette fois, il s'engage dans la voie politique et va « tenter la grande aventure du Nouveau Parti démocratique » (p. 160), mais victime de la corruption de ses collègues, il subit une dure défaite électorale. « Plein d'usage et de rai-

son », Roger qui a fait la paix avec sa famille, rentre dans la terre familiale. Il se mariera avec Katie, formera avec ses frères une coopérative agricole et le roman se termine dans la veine patriarcale.

Nous avons négligé nombre d'éléments secondaires pour centrer l'intrigue sur le personnage de Roger qui demeure le héros du roman. Le dessein de madame Saint-Pierre n'est pas clair. A-t-elle voulu raconter l'histoire d'une famille, ou bien le destin d'un individu? Elle n'a pas pris clairement parti de sorte que l'intrigue comporte plusieurs digressions qui l'affaiblissent. Par exemple, ces longs et inutiles chapitres consacrés à l'histoire du père et de la mère, au remariage caricatural du père avec une veuve d'opérette. De même, il faudrait retrancher à peu près toute la deuxième partie (p. 201-244) donnant la parole aux enfants des Messier qui racontent, dans un langage qui veut imiter celui des adolescents, la suite de l'histoire, après que les protagonistes sont sortis de scène. Or la cohérence de l'intrigue est donnée par l'aventure du seul Roger auquel tout aurait dû se subordonner. Et là, il aurait fallu serrer l'intrigue, en retrancher les épisodes adventices pour obtenir la densité événementielle nécessaire à soutenir vraiment l'intérêt. On a trop souvent l'impression d'une accumulation faite sans nécessité et ce, par un dessein trop ambitieux : raconter l'histoire d'un individu et tracer une fresque, une sorte de *Thibault* des plaines, cela met en oeuvre des ressorts bien différents.

On pourrait adresser à la romancière un autre reproche du même ordre à l'endroit de la psychologie des personnages. Ceux-ci n'obéissent pas à des motivations profondes, relevant d'une forte cohérence interne. Il suffit de relire le début du résumé de l'intrigue que nous avons donné ci-dessus pour comprendre ce reproche. Comment un jeune homme plein d'ambition, passionné pour l'histoire, peut-il par un coup de tête stupide, le vol d'un porte-monnaie, gâcher toutes ses chances d'avenir? Il y a bien Lafcadio, mais *Coups de vent* n'a pas l'excuse d'une théorie de l'acte gratuit. Il est vrai que la réalité autorise ces surprises, mais le roman obéit, lui, à une réalité construite, mentale. L'on pourrait relever plusieurs exemples d'improvisations psychologiques où des *dei ex machina* relancent superficiellement l'intrigue par des actes qui empêchent justement le héros de devenir un véritable être de papier.

À vrai dire, notre dessein n'est pas d'accabler la romancière et son ouvrage, car il ne faut pas se méprendre sur le genre et le destinataire. L'ouvrage de madame Saint-Pierre paraît plutôt relever du roman pour adolescents que de la littérature destinée aux adultes et conforme aux qualités que l'on exige de celle-ci. De sorte que les reproches que nous formulons, tout en gardant leur pertinence, doivent être modulés en fonction de ce genre particulier qu'est la littérature destinée à l'adolescence. Madame Saint-Pierre manifeste à ce niveau de réelles qualités de conception et d'écriture. Clarté de la ligne, enchaînement linéaire des péripéties, de la vigueur dans la caractérisation, au delà d'une certaine gratuité. Comme

nous l'avons dit, il faudrait mieux établir le plan de l'intrigue, en la limitant et en la concentrant, « motiver » davantage la psychologie, ce qui ne signifie pas lui donner des profondeurs à la Dostoïevski, mais rien de gratuit ou de purement spectaculaire.

Madame Saint-Pierre connaît bien le Manitoba et cela se manifeste presque à chaque page. Son roman possède à coup sûr une valeur documentaire. Nous effleurons à peu près tous les milieux, agricole, scolaire, politique. L'atmosphère des lieux est bien rendue. Mais un peu par accident. Là encore, il faudrait concentrer afin de donner aux thèmes profonds du livre, qui sont presque implicites, leur plénitude d'expression. On aura noté que le héros, après ses aventures, revient à son point de départ. Il y a dans *Coups de vent* un véritable rêve du Manitoba originel qui transparaît dans les multiples rappels des plaines couvertes de blés, toute une hantise de la vie primitive que traduit une visible sympathie pour les Huttérites, et surtout le retour final du héros à ses sources familiales, ainsi qu'au mode de vie rural.

Enfin le roman, sans révéler de transcendantes qualités d'écriture, est rédigé de façon claire, en phrases précises, correctes, avec très peu de régionalismes, ce qui le prive d'un certain pittoresque. Les descriptions sont relativement nombreuses, mais peu fouillées, les portraits aussi qui sont souvent stéréotypés ou voisins de la caricature. Il reste que l'entreprise si nécessaire, visant à doter le Manitoba d'une littérature francophone, passe certainement dans les parages de *Coups de vent*.